

POLITIQUE, LITTÉRATURE, INDUSTRIE, COMMERCE.

L'ÉCHO SAUMUROIS

Paraissant les Mardis, Jeudis et Samedis.

JOURNAL D'ANNONCES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

ON S'ABONNE A SAUMUR,
Au bureau, place du Marché-Noir, et chez
MM. GAULTIER, JAVAUD, GODFROY, et M^{lle}
NIVERLET, libraires ;

A PARIS,
Office de Publicité Départementale (Isid.
FONTAINE), rue de Trévise, 22, et à l'Agence
des Feuilles Politiques, Correspondance gé-
nérale (HAYAS), 3, rue J.-J. Rousseau.

Gare de Saumur (Service d'Été).

Départs de Saumur pour Nantes.

6 heures 36 minut. soir, Omnibus.
4 — 10 — — Express.
2 — 58 — — matin, Express-Poste.
10 — 23 — — Omnibus.

Départ de Saumur pour Angers.

8 heures 2 minut. matin, Omnibus.

Départ de Saumur pour Paris.

9 heures 49 minut. matin, Express.
11 — 50 — — Omnibus.
6 — 36 — — soir, Omnibus.
8 — 58 — — Direct-Poste.

Départ de Saumur pour Tours.

7 heures 27 minut. matin, Omnibus.

PRIX DES ABONNEMENTS.

Un an, Saumur, 18 f. » Poste, 24 f. »
Six mois, — 10 — — 13 »
Trois mois, — 5 25 — 7 54

L'abonnement continue jusqu'à réception
d'un avis contraire. — Les abonnements de-
mandés, acceptés, ou continués, sans indi-
cation de temps ou de termes seront comptés
de droit pour une année.

CHRONIQUE POLITIQUE.

La presse germanique se préoccupe depuis quel-
que temps d'un document émané de l'Autriche, et
dans lequel cette puissance engagerait les États fé-
dérés à une révision de la constitution de la diète
de Francfort. On prétend que ce document aurait
été envoyé sous la forme d'une dépêche circulaire à
tous les représentants de l'Autriche, pour être com-
munié aux cours allemands, moins toutefois
celle de Berlin. Voici, d'après la *Gazette autri-
chienne*, ce qu'il y a de vrai dans ces assertions :

« A la demande confidentielle du cabinet bava-
rois, qui coïncidait vraisemblablement avec les
déclarations que M. Von der Pfordten a données
naguère dans la chambre bavaroise, le cabinet au-
trichien a fait également une réponse confidentielle
portant qu'il maintenait encore à présent les déclara-
tions faites par l'Autriche en 1850 à la clôture
des conférences de Dresde, relatives à une modifi-
cation nécessaire et désirable de l'organisation fé-
dérale. Le rétablissement de l'ancienne organisation
fédérale n'a eu lieu que pour faciliter la rentrée de
la Prusse. Si les gouvernements allemands se mon-
traient disposés à une réforme de l'organisation ac-
tuelle, l'Autriche serait prête à prendre cette af-
faire en main, etc. »

La *Gazette autrichienne* ajoute que cette commu-
nication de l'Autriche a été faite, non pas à tous les
cabinets allemands, mais seulement au gouverne-
ment bavarois et à la Prusse.

Une lettre adressée il y a deux jours à la *Gazette
de Lyon* contenait les observations suivantes sur la
mission du général Canrobert :

« Le général Canrobert part cette semaine pour
Stockholm, chargé d'une mission auprès du roi de
Suède. Ce départ fixe beaucoup l'attention de la di-
plomatie. Les États-Unis ayant menacé de forcer le
passage du Sund, les puissances occidentales vont-
elles offrir leur protection à la Suède ? En même
temps, afin de décider le roi Oscar à sortir de la
neutralité, la France et l'Angleterre proposeront-
elles à la Suède des avantages considérables et des

garanties contre tout retour offensif de la Russie ?
Toutes les suppositions sont permises. — J.-B. La-
hory. »

De son côté, l'*Indépendance belge* annonçait que
le général Canrobert allait se rendre en Suède,
pour remettre au roi Oscar le grand cordon de la
Légion-d'Honneur, et elle donnait sur ce voyage
les observations suivantes, qu'elle recevait d'un de
ses correspondants habituels de Paris :

« Ce qui se disait depuis deux jours d'une mis-
sion du général Canrobert à Stockholm paraît se
confirmer pleinement; le général partirait sous deux
ou trois jours. On a vu que la Suède n'a pas cru de-
voir autoriser dans ses ports l'hivernage des flottes
alliées de la Baltique; il est permis de conjecturer
que le voyage du général Canrobert dans le Nord
se rattache à la solution de cette difficulté, qui, si
elle était dénouée favorablement pour les gouver-
nements alliés, ne laisserait pas, il faut le dire, la
puissance dont il s'agit dans une position absolue de
neutralité. »

On écrit de Stockholm à la *Gazette nationale* :

« Dès l'an passé, nos journaux ont vivement
agité la question de savoir si la Suède devait ac-
céder à l'alliance des puissances occidentales, quel
était le moment le plus opportun pour le faire et
quel devait être la position de la Finlande, si on par-
venait à l'enlever aux Russes. Ces questions forment
toujours l'objet de la polémique, et dernièrement el-
les ont été traitées à fond dans une brochure publiée
à Stockholm et intitulée : *La politique de la Suède
vis-à-vis de la guerre des puissances occidentales
avec la Russie et la question de la constitution de la
Finlande en Etat particulier*. Voici les conclusions
de cette brochure :

« La politique de la Suède ne peut différer de
celle de l'Europe, c'est-à-dire, elle doit tendre à
faire contre-poids à la Russie; ceci ne peut avoir
lieu qu'à condition que les trois États scandinaves,
la Suède, la Norvège et le Danemarck, sont réu-
nis sous un même gouvernement et forment un seul
Etat, tout en conservant leurs constitutions
particulières. La Suède ne pourra prendre part
contre la Russie, que lorsqu'on pourra prévoir la

» formation d'une Union du Nord qui serait garantie
» par les puissances occidentales. La Finlande ne
» pourra former un Etat particulier. »

On écrit de Posen, 25 octobre, à la *Gazette des
Postes de Francfort* :

« Des correspondances particulières de Varsovie
annoncent que les préparatifs que l'on y fait pour
recevoir l'empereur Alexandre, font supposer que
Sa Majesté passera une partie de l'hiver dans la ca-
pitale de la Pologne. On ne sait encore quand il ar-
rivera. Cependant, on présume généralement qu'il
continuera de séjourner aux environs du théâtre de
la guerre jusqu'à la fin de la campagne actuelle, à
laquelle le mauvais temps et la saison avancée ne
tarderont pas à mettre fin; on prétend même que,
dans le courant de cet hiver, l'Empereur et les
Grands-Ducs se mettraient personnellement à la
tête de l'armée. A ces nouvelles, dont l'authenticité
est loin d'être garantie, on peut ajouter que plu-
sieurs monarques doivent se rencontrer avec l'Em-
pereur, soit à Varsovie, soit sur un autre point de
la frontière, pour faire une dernière tentative en fa-
veur de la paix qui est devenue l'objet des vœux gé-
néraux. »

On écrit de Jersey, 26 octobre, au *Moniteur* :

« Trente-six réfugiés, résidant à Jersey, ont der-
nièrement signé une protestation contre les mesu-
res prises envers les administrateurs et le vendeur
du journal *l'Homme*. »

« Je puis vous annoncer que le Lieutenant-Gou-
verneur vient d'adresser au Connétable ou Maire
de St-Héliier, un ordre portant expulsion des signa-
taires de cette protestation. Le nom de M. Victor
Hugo figure en tête de la liste. »

« Ces réfugiés doivent avoir quitté Jersey avant
le 2 novembre prochain. »

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

« Vienne, 28 octobre. — Le général prince
Gortschakoff a reçu, par l'intermédiaire du général
Staëkelberg, les pleins pouvoirs de l'Empereur,
pour défendre ou abandonner la Crimée, selon les

FEUILLETON

LES GENTLEMEN DE GRANDS CHEMINS.

(Suite.)

A l'entrée même de la cave se trouvait une caisse en
bois qui contenait des bouchons, des pains de goudron
pour cacheter les bouteilles, des chevilles, un maillet,
et même des débris de bouteilles; parmi tous ces objets
le lieutenant vit briller une pointe d'acier : c'était un fo-
ret, espèce de vilibrequin dont se servent les somme-
liers pour percer les tonneaux et goûter le vin avant de
le mettre en bouteilles. Un foret est une arme terrible
dans la main d'un homme résolu et qui attaque son en-
nemi de près. M. Parker se saisit de cet instrument que
lui offrait le hasard, et il respira plus librement.

— Voilà pour venir au secours de mon ami Tom,
pensa-t-il.

Le chien blessé était dépourvu de forces, mais non de
colère : dès qu'il vit Lovel, il oublia sa prudence, ou
plutôt il voulut indiquer à son maître l'homme qui l'a-
vait blessé, l'assassin dont il fallait le venger; il tourna
donc la tête vers M. Parker et fit entendre un mugisse-
ment profond, un cri de douleur et de rage. Si le lieu-
tenant avait compris le langage des bêtes, cette voix
plaintive et irritée lui aurait appris la blessure du pau-
vre animal, l'attentat commis sur la personne d'Annah
et jusqu'au sommeil qui privait Dick de ses facultés; elle

fut seulement pour M. Parker le signal du combat. Lovel
leva la tête.

— Oh ! oh ! dit-il, il paraît que je ne l'ai pas bien
tué : ces chiens ont la vie dure.

Tom s'accroupit dans un coin de la cave, derrière un
tonneau : Lovel ne le vit pas; ce fut M. Parker qu'il
aperçut debout devant lui. Le brigand fit un pas en ar-
rière, et, revenant sur lui-même, il eut la pensée de
renverser et d'éteindre la lampe, afin d'attaquer le lieu-
tenant dans l'obscurité et de lui échapper plus facile-
ment; mais alors il fallait abandonner la précieuse cas-
sette, et c'était un effort au-dessus de Lovel. Il changea
donc de projet : prenant dans la poche de sa veste le pistolet
dont il était armé, il ajusta le lieutenant et fit feu. L'ex-
plosion retentit avec fracas; les tonneaux tressaillirent
sur leurs étais, et Lovel, enveloppé de fumée, ne put
savoir s'il s'était débarrassé ou non de son ennemi.

M. Parker suivait de l'œil tous les mouvements de
l'Écossais; il vit le canon du pistolet ajuster sa tête, et,
se baissant avec rapidité, il s'avança vers Lovel, courbé
en deux, et presque en rampant; dès que le coup fut
parti, il fit un bond, et aborda son adversaire, en le
frappant d'abord de la main gauche à poings fermés, à
la manière des boxeurs; puis, avec la main droite armée
du foret, il lui fit une blessure dans le flanc. Lovel,
mordu à l'épaule par Tom, dont il entendait les hurle-
ments, les dents ébranlées par le poing de M. Parker,

le flanc ouvert et sans cesse menacé par le terrible foret,
invoquait le capitaine, qui aurait dû occuper loin de
chez lui l'officier de marine, et qui du moins devait ve-
nir à son secours, puisque M. Parker était parvenu à
rentrer dans sa maison.

La balle de Lovel avait rasé de fort près la tête de M.
Parker, et elle était entrée dans un tonneau de bourgo-
gne dont les douves éclatèrent, de façon que le vin cou-
lait à flots dans la cave et rendait les dalles glissantes. Il
y avait aussi une dalle descellée, c'est-à-dire une espèce
de trou; le pied pouvait s'y engager, et alors l'impru-
dent qui n'avait pas remarqué l'obstacle, tombait et de-
venait la proie de son ennemi. Lovel voulut attirer le
lieutenant dans ce piège. Il plaça son bras en avant : ce
bras reçut un coup de foret, mais le brigand recula d'un
pas, et M. Parker marcha vers lui. Encore quelques li-
gnes, et l'amant de M^{lle} Marie de Castres était perdu; il
lui suffisait d'un mouvement pour que son pied glissât
sur les dalles et s'engageât dans l'ouverture qui avait re-
célé le trésor de celle qu'il aimait.

— Rends-toi, misérable, cria-t-il à Lovel qui s'éloi-
gnait toujours.

— J'ai encore un pistolet dans ma ceinture, vous
êtes mort si vous faites un pas... mais vous n'en aurez
pas le courage... Rangez-vous que je passe, disait le bri-
gand qui, tout en convoitant de l'œil la cassette, espé-
rait on intimider M. Parker ou l'engager à s'avancer.

circonstances, sans que la détermination à prendre engage sa responsabilité. » (Patrie.)

« Berlin, 28 octobre. — Les Russes pensent que la présence des escadres alliées, à l'embouchure du Dniéper, est destinée à couvrir une attaque sur Pérekop.

« Kheron sera attaqué, disent-ils, pour occuper les forces russes qui sont concentrées à Aleschki, entre Kerson et Pérekop.

« La visite que l'amiral Dundas a faite au roi de Suède avait pour objet de chercher à obtenir l'autorisation de faire hiverner quelques vaisseaux anglais dans les ports de Suède. » (Feuilles anglaises.)

« Londres, 30 octobre. — Sir Hamilton Seymour, ex-ambassadeur d'Angleterre à Saint-Petersbourg, est nommé ambassadeur à Vienne, en remplacement de lord Westmoreland. »

« Koenigsberg, 30 octobre. — Un manifeste du Czar ordonne un recrutement de 10 hommes sur 10,000, dans toute l'étendue du territoire de l'Empire, en en exceptant, toutefois les gouvernements de Pskow, Poltava, Tschernigow, Charkow, Katerinoslaw, Cherson et de Tauride. »

« Madrid, 29 octobre. — Un décret vient de décider qu'il serait mis en circulation pour deux cent millions de réaux de billets, portant intérêts, admissibles en paiement des contributions, comme règlement de la dette flottante.

« La séance des Cortès est sans intérêt.

« Le choléra continue à diminuer. » — Havas.

Voici encore diverses dépêches télégraphiques, dont on n'a pas eu connaissance en Occident, et qui se trouvent dans le *Journal de Saint-Petersbourg*, du 21 octobre :

Dépêche de Nicolaïeff, expédiée par ordre de S. M. l'Empereur, à la date du 6/18 octobre, à neuf heures et demie du soir.

« La batterie Nicolas, située sur la rive droite et à l'embouchure même du liman du Dniéper, à la pointe basse d'un promontoire et séparée de la forteresse d'Otchakoff, qui est sur une hauteur, était exposée, sans aucune utilité, à une destruction inévitable, si les bâtiments ennemis l'avaient bombardée, et, en conséquence, nous l'avons fait sauter aujourd'hui, à six heures du matin, après en avoir retiré la garnison. A huit heures, une frégate à vapeur et une chaloupe canonnière ennemies sont sorties du liman; dix vapeurs et six chaloupes canonnières ont pénétré plus avant dans le liman.

« A deux heures de l'après-midi, deux vaisseaux de ligne à hélice, de 80 et de 90 canons, se séparant de la flotte, ont fait route dans la direction d'Otchakoff; le reste de la flotte est demeuré au même mouillage qu'hier.

« Il n'y a pas d'opérations ni sur mer, ni dans le liman, ni sur la flèche de Kinburn. » (Invalide russe.)

Dépêche de Nicolaïeff, expédiée par ordre de S. M. l'Empereur, à la date du 7/19 octobre, à sept heures trente-cinq minutes de l'après-midi.

« Depuis le départ de la dépêche télégraphique d'hier jusqu'à cette heure, l'ennemi n'a rien entrepris d'important. La flotte qui se trouve en mer, à quelque distance de l'embouchure du liman, n'a pas

changé de position. Les mêmes bâtiments et en même nombre sont dans le liman; une des chaloupes canonnières, en exécutant des sondages, s'est approchée de l'embouchure du Bug. Aujourd'hui, dans la matinée, quatre bombardes, onze chaloupes canonnières et deux vapeurs, détachés de la flotte, ont rallié les bâtiments mouillés dans la rade d'Otchakoff. On compte en tout quatre-vingt-huit bâtiments de divers rangs.

L'ennemi a augmenté le nombre de ses tentes sur la flèche de Kinburn. Il ne s'exécute aucune opération sur ce point. (Idem.)

Dépêche télégraphique de Crimée.

L'aide-de-camp général prince Gortschakoff transmet les détails suivants, à la date du 7/19 octobre, à cinq heures et demie de l'après-midi :

« Le mouvement des bâtiments ennemis vers Eupatoria continue, ainsi que le débarquement de troupes sur ce point. On remarque aussi que le camp sous Eupatoria a pris un plus grand développement. Il ne s'est rien passé de particulier sur les autres points de la péninsule. » (Idem.)

NOUVELLES DE LA GUERRE.

Nous extrayons le passage suivant d'une lettre écrite au camp du Monastère, devant Sébastopol, le 10 octobre :

« Il y a bien loin, mon cher ami, du soldat qu'on représente au théâtre ou dans les journaux avec nos braves soldats de Crimée. Ici, pas de zouaves avec des chats; ils préfèrent porter en poudre ou en plomb le poids de cet animal, aussi inutile que désagréable. Les travaux et les combats du siège leur laissent à peine quelques heures de repos, et ils en profitent pour dormir. Voilà l'emploi de leur temps: premier jour, vingt-quatre heures de garde de tranchée sans dormir; deuxième jour, astiquage du fusil, garde du camp, six heures de faction; troisième jour, douze heures de travail, la pioche à la main, sous le feu de l'ennemi, douze heures de repos, et la série recommençait le quatrième jour comme le premier.

« Ici le soldat est calme, et semble comprendre l'importance de la tâche qui lui est confiée; sa gaieté elle-même a un caractère sérieux, et il est rare d'entendre des plaisanteries obscènes, ainsi que cela se voit journellement en France. Il paraît qu'en France le zouave est toujours le type du troupiot français. Eh bien, ici, cent cinquante mille hommes se montrent dignes d'être zouaves; au bout de quelques jours, nos recrues les plus jeunes ne salueaient plus les boulets, se montraient complètement indifférents aux balles, et se dérangeaient à peine quand une bombe ou un obus éclatait à côté d'eux. Ces gens-là qui, pendant 11 mois, voyaient tous les jours la mort de près, avait fini par se faire une habitude du danger, et ils ne songeaient pas même à plaisanter de celui qui était passé; ils ne se moquaient pas non plus des premières impressions de peur que pouvaient éprouver les nouveaux débarqués; ils savaient que ces jeunes camarades vieilliraient en quelques jours et deviendraient braves comme les autres, et, chose remarquable, après tant de dangers et de souffrances, ils n'ont pas de haine contre les Russes; ils soignent les blessés et les prisonniers avec une attention digne d'une sœur de charité.

« J'ai vu de mes yeux, à Tratkir, des soldats embusqués dans le lit de la rivière et faisant le coup de fusil avec les Russes, interrompre leur feu pour remplir leur bidon et donner à boire, pendant le combat, aux blessés russes tombés à côté d'eux. La même générosité s'est manifestée après l'assaut de Malakoff. Partout et toujours nos soldats se sont montrés bons et généreux.

« Les Russes le savent parfaitement et se montrent très-reconnaissants des soins qu'on a d'eux. Ces pauvres diables, mal vêtus et mal nourris, ont plus d'une fois reçu une chemise et le pain de nos troupiers, et ces derniers ont presque fini par aimer des ennemis qui leur résistaient aussi bien qu'il était en leur pouvoir de le faire. » (Constitutionnel.)

On écrit du camp de Sébastopol, le 15 Octobre : Le feu des batteries du Nord est toujours actif contre la partie de Sébastopol occupée par les Français. L'avant-dernière nuit, un vaste incendie a été vu dans le camp, sur les hauteurs qui dominent le Belbeck, mais on n'en pouvait pas distinguer la nature. D'après la clarté produite par ce feu, ce devait être un bâtiment ou peut-être des munitions considérables. Aujourd'hui, quelques bâtiments du côté du nord, ont paru être en feu au-dessus de la rive près du fort Michel; c'est une bombe des batteries françaises qui avait allumé cet incendie. Les alliés s'avancent le long de la vallée du Haut-Belbeck; ils veulent prendre en flanc les forces russes campées sur les hauteurs du Nord.

On écrit en outre de Dvonola ou de la baie de Kazatch, le 17 octobre :

« La plus grande rue de Kamiesch est la rue du Commerce. La grande rue de Sébastopol relie la route principale au camp des alliés. Les soldats français travaillent à macadamiser la route. La ville de Kamiesch se composant principalement de huttes, chaque habitant est tenu d'avoir un tonneau d'eau à sa porte en cas d'incendie. Toutes les lumières doivent être éteintes par ordre, à 10 heures du soir. Après le couvre-feu, toute lumière dans une maison expose les habitants à une grosse amende. Le gendarme de Kamiesch a un œil de lynx. Dans la rue de France se trouve le magasin de Macdowell; on y trouve les journaux anglais et on y loue des chevaux pour faire une tournée au Camp. Le café de Luneburg est dans la rue de France, et du côté sud de la rue de Napoléon est le très-appétissant restaurant des Colonies. Bientôt Kamiesch s'embellira; 250 navires y sont arrivés récemment; ils ont débarqué des femmes et sœurs des colons français et italiens. La ville prend déjà un air comme il faut, et déjà des chapeaux élégants et de coquettes ombrelles nous rappellent la belle France et les rues de la diplomatique Péra. »

Il est certain maintenant que le général sir William Codrington succèdera au commandement de l'armée anglaise en Orient. Il doit en avoir reçu maintenant la nouvelle et peut-être est-il déjà installé.

« Dans quelques jours, nous dit le *Times*, nous apprendrons d'importantes opérations sous sa direction. Ainsi, à la fin de la deuxième année de la guerre, le vœu du pays est satisfait et les troupes sont sous les ordres d'un chef qui n'appartient pas à

Dans ce moment suprême pour ces deux hommes, il se fit un bruit assez violent à la porte de la cave.

— Ah! voici mon capitaine, dit Lovel.

— Ton capitaine ne t'aura pas vivant, s'écria M. Parker, qui, au lieu de marcher vers l'ennemi, bondit et s'élança sur Lovel, comme un jeune midshipman qui saute à l'abordage. M. Parker franchit donc l'obstacle qui devait l'arrêter, et tomba sur Lovel; d'une main il le saisit à la gorge, de l'autre il lui enfonça dans la poitrine son terrible foret...

— Ah! ah! à moi, capitaine, disait Lovel d'une voix faible.

— Monsieur Parker, mon cher monsieur Parker, où êtes-vous? me voici... Ah! vous m'avez manqué de parole, monsieur Parker... Combien sont-ils?

— Ils ne sont qu'un, mon cher monsieur de Castres, répondit M. Parker en riant; venez, la besogne est faite; mais j'espère que cet homme n'est pas tout-à-fait mort, et si ce diable incarné ne veut pas aller retrouver son père Lucifer, il pourra nous donner quelques renseignements utiles.

M. Parker et Henri de Castres prirent entre leurs bras Lovel, qui était plongé dans un profond évanouissement. Ils sortirent de la cave, et ils déposèrent l'Écosais dans une pièce qui s'ouvrait sur le vestibule même.

Tom releva un peu la tête, en voyant passer Lovel, et il poussa un grognement.

XI. — LE DOCTEUR TOMPSON.

M. Henri de Castres n'avait pas pénétré sans peine dans la maison du lieutenant Parker.

Lorsqu'avec sa compagne il fut arrivé aux environs de New-Street, celle-ci s'arrêta dans une petite ruelle où le matin même, et sous les habits d'une marchande d'oranges, elle avait vainement tenté d'éloigner Lovel d'Annah Mac-Grégor.

— Voilà New-Street, dit-elle en désignant la rue du doigt; vous n'avez que quelques pas à faire, et vous vous trouverez devant la maison de M. Parker. D'ici même, et malgré l'obscurité, vous pouvez apercevoir la grille qui l'entoure; vis-à-vis est le magasin du vieux tailleur Gower, aux *Ciseaux-Couronnés*. Les volets du magasin sont brisés, la devanture n'a plus une vitre.... vous ne pouvez pas vous tromper. Allez, hâtez-vous, votre secours est nécessaire... Ebranlez la maison à coups de marteau, criez, appelez, faites le plus de bruit possible, enfoncez la porte si vous le pouvez!... Pour moi, il faut que je vous quitte; si le capitaine ou un des siens me voyait en votre compagnie, je serais perdue... Adieu!

Et la Bohémienne disparut sans que M. de Castres surpris eût le temps d'essayer même de la retenir. Il entra dans la rue, s'arrêta devant la maison indiquée, et fit jouer le marteau avec vigueur.

Maitre Gower était debout sur la porte de son maga-

sin, le chef coiffé d'un bonnet fourré, et le corps enveloppé d'une vieille robe de chambre ouatée.

Auprès de lui se trouvait un assez grand monsieur, la tête couverte d'une énorme perruque poudrée à blanc, entièrement vêtu de noir, et porteur d'un superbe jonc de l'Inde à pomme d'or. M. le docteur Tompson, médecin du lord chancelier (tel était le titre que se donnait cet individu respectable), venait de Clarendon-Square, où il avait été appelé pour soigner le vieux lord Kingsbury, dont la goutte venait de remonter dans l'estomac, lorsqu'en passant auprès de New-Street, le docteur avait entendu l'explosion d'une arme à feu (le coup de pistolet tiré par Lovel). Alors, ne voulant pas engager ses chevaux ni son cocher dans une rue étroite, il avait quitté sa voiture et il venait où l'appelait l'humanité souffrante, offrir les secours de son art. Tandis que le docteur Tompson expliquait ainsi la présence d'un des premiers médecins de Londres dans une rue obscure et habitée seulement par des gens d'une fortune médiocre, des voisins, des passants et d'autres gens encore, s'attroupaient autour des *Ciseaux-Couronnés*, et écoutaient la conversation du docteur et du vieux Gower.

— Mais, mon cher Monsieur, disait le docteur, que s'est-il donc passé?... un suicide, peut-être?

— Monsieur, répondait Gower, ce sont des Français, des assassins, des misérables. Je crois toujours que la maison va sauter en l'air... Puisque vous êtes méde-

la dernière, mais bien à la présente génération. Le général Codrington est entré dans l'armée en 1821 et il n'a pas encore 50 ans. Il s'est distingué dans toutes les batailles qui ont été livrées en Crimée. Il y a tout lieu de présumer qu'il réussira, mais il faut que le Gouvernement lui donne d'amples pouvoirs et une grande latitude. » — Havas.

On écrit du camp de la 4^e division anglaise au *Times* :

« Devant Sébastopol, lundi 15 octobre.

» Les cinq régiments de cavalerie, 4^e et 5^e dragons légers, 12^e et 17^e lanciers et carabiniers, les highlanders et les 12.000 Français, seront, à ce qu'on croit, destinés pour Eupatoria, où se rend également la compagnie des sapeurs et mineurs du capitaine Montagu. Les officiers et les soldats travaillent à des arrangements particuliers, construction de baraques et de routes, voilà les occupations du moment, et tout marche rapidement. Lorsque nous quitterons ce camp, nous laisserons presque une ville derrière nous. De fortes cabanes de bois surgissent de tous côtés, et l'on voit, çà et là, une maison en pierre de taille en voie de construction. Il y aura bon nombre de cheminées qui, à Noël de cette année, fumeront devant les hanteurs de Sébastopol, et, sans nul doute, il se mangera, ce jour-là, plus d'un bon dîner, et maints verres se videront au doux souvenir de la patrie et dans l'espérance de la revoir. C'est presque la seule consolation que nous ayons pour toutes les privations qu'au milieu du camp il nous faut endurer, même dans les circonstances les plus favorables.

» Mardi matin.

» Hier soir, à une heure avancée, il a été publié un avis, portant qu'à partir d'aujourd'hui, 16, jusqu'à nouvel ordre, toute l'armée serait sous les armes, à cinq heures et demie du matin, et y resterait jusqu'à ce que les généraux commandant les divisions l'aient renvoyée. Les détachements de travailleurs pour les chemins de fer, les routes, etc., viendront faire le service à neuf heures au lieu de huit heures du matin, afin de donner aux hommes le temps de déjeuner et de se reposer. On paraît avoir l'idée que les Russes ont l'intention d'évacuer la partie nord. Ils ont fait hier un grand feu sur la gauche du fort Catherine. On suppose qu'ils brûlaient des munitions et des provisions. Ils avaient un fort dépôt de charbon tout près de l'endroit où était le feu. Dans la nuit de samedi, l'on apercevait du camp la lueur d'un vaste embrasement, et des points les plus élevés des environs, on le distinguait encore davantage. C'était dans la direction de Baktchi-Seraï. La cause nous en est encore inconnue.

» L'expédition d'Eupatoria a été contremandée par suite d'un message télégraphique de lord Panmure, portant que les Russes projetaient une attaque. C'est du côté d'Inkerman qu'elle paraît devoir venir. Il est difficile de dire ce que les Russes espèrent gagner en nous attaquant maintenant. Le feu qu'on avait vu, dans la nuit de samedi, était, pense-t-on, à un village situé à trois milles environ du côté de Baktchi-Seraï. C'est, du moins, ce qui résulte des calculs de nos ingénieurs qui ont fait une observation au quartier-général et une autre à Balaclava, de sorte qu'ils ont constaté l'endroit avec assez d'exactitude. »

cin, Monsieur, faites-moi le plaisir d'entrer chez moi... J'ai là ma femme Barberah qui est à la mort; elle meurt de peur, Monsieur... Jamais créature humaine n'eut un plus grand besoin d'un bon médecin.

Le vieux Gower plaça sa main sur le bras du docteur, pour l'entraîner dans sa boutique; M. Thompson résista à cette invitation pressante: le médecin du lord chancelier qui soignait la goutte de lord Kingsbury, ne pouvait pas se compromettre au point d'entrer chez un vieux tailleur et de faire une ordonnance à sa vieille femme. M. Thompson eut l'air de ne pas entendre Gower; il retira doucement son bras, et passa sa main blanche dans les plis de son jabot de dentelles.

— Et à qui appartient cette maison? demanda-t-il.

— Au lieutenant Parker.

— Et il y loge?

— Sans doute.

— Oh! mon Dieu! s'écria le docteur, le lieutenant Parker, un de nos meilleurs officiers, l'ami du grand Nelson? volé... peut-être assassiné... Et vous êtes tous là, mes amis, dit-il, impassibles et les bras croisés, courons, volons à son aide.

La foule qui entourait le docteur ne demandait pas mieux que de lui obéir, et elle avait ses raisons pour cela. Ce fut alors que M. Henri de Castres frappa à la porte et que, suivant les instructions de la Bohémienne, il poussa des cris et demanda du secours. On s'empres-

FAITS DIVERS.

Nous lisons dans la *Foi bretonne* :

« Un prêtre breton, du diocèse de Vannes, qui arrive de Jérusalem, où il était allé en pèlerinage, a raconté à St-Brieuc, pendant un petit séjour qu'il vient d'y faire, une particularité on ne peut plus remarquable se rapportant à l'entrée du duc de Brabant à Jérusalem (1).

» Il existe parmi les Turcs une vieille prophétie annonçant qu'un jour un prince de l'Occident viendrait à Jérusalem, qu'il y entrerait par la porte de Jaffa, un vendredi, à l'heure de la prière, et qu'à ce moment leur religion cesserait d'exister. Or, pour ce motif, de midi à deux heures, qui est le temps de la prière parmi les Turcs, cette porte était toujours tenue fermée, et la peine de mort portée contre qui serait assez hardi pour l'ouvrir durant ce temps. Le duc de Brabant a semblé aux Turcs être le prince désigné pour porter le coup de la mort à l'Islamisme, car en lui s'est accomplie leur fameuse prophétie. Il arriva, en effet, par suites de circonstances fortuites, à la porte de Jaffa un vendredi, à l'heure de la prière, entouré d'une suite nombreuse dont tout naturellement le pacha de Jérusalem faisait partie. A ce moment, lui et les siens oubliant, sans doute par une permission divine, l'antique prédiction, ouvrirent la fameuse porte, et le prince entra. Peu après, cependant, s'en étant rappelés ils en furent vivement contrariés. Les marabouts et les derviches étaient surtout consternés; ils seroulaient à terre en criant. On remarquait particulièrement un vieux marabout qui se frappait la tête contre les pierres, avec une violence telle que l'on croyait qu'il allait se la fendre; il ne pleurait pas comme les autres, il hurlait, et force fut au pacha de mettre fin à cette scène en le menaçant.

» Le patriarche de Jérusalem, prévenu de l'arrivée du prince, s'était rendu à sa rencontre avec son clergé, tout son séminaire, les religieux, les six prêtres européens au nombre desquels se trouvait le prêtre qui a raconté ce fait. Tous étaient en habit de chœur. On remarquait dans la foule un grand nombre de Turcs avec leur croissant élevé. Le patriarche a adressé à Son Altesse Royale un discours fort touchant, lui rappelant le temps où notre sainte religion était triomphante à Jérusalem; que plusieurs de ses ancêtres étaient au nombre des croisés, etc., etc. Le prince répondit en quelques mots seulement, puis aussitôt l'étendard sacré des chrétiens, la croix, s'éleva, et en ce moment le Turc abaissa son croissant. La procession s'avança en chantant le *Benedictus* et parcourut presque toutes les rues de Jérusalem. Entrée dans l'église du Saint-Sépulchre, le patriarche entonna le *Te Deum*, et alors bien des larmes coulèrent en songeant au triomphe éclatant que remportait en ce jour la religion catholique, apostolique et romaine. Depuis le XIII^e siècle, il n'y avait pas eu de procession à Jérusalem. Le clergé grec-schismatique, après avoir hésité longtemps, se détermina à se rendre, revêtu d'ornements étincelants d'or et de pierreries, sur le pas-

(1) D'autant plus remarquable, en effet, que ce fut un des ancêtres des premiers ducs de Brabant, Godefroy de Bouillon, chef de la première croisade, qui prit Jérusalem et fut élu premier roi chrétien de Jérusalem.

(Note de l'*Union de l'Ouest*.)

sage du prince: mais la procession marcha sans y prendre garde. Ils prirent alors le parti de se retirer et ne reparurent plus. »

— Nous trouvons ce passage assez curieux dans une correspondance financière adressée de Paris à *l'Indépendance belge* :

« L'or est loin d'être rare en France, et s'il a baissé dans les caves de la Banque, cela a certainement moins tenu aux exportations qui ont pu être effectuées jusqu'ici qu'aux nombreuses réserves qui ont été, de toutes parts, mises de côté. Dans la prévision de la crise, on a simultanément vendu des valeurs et fait des provisions d'or. Voici, en effet, où nous en sommes: la peur du mal nous a bien réellement donné le mal de la peur; et malgré tout ce que nous faisons pour la déterminer, cette crise financière tant redoutée n'arrive pas; elle n'existe que dans l'imagination troublée de ceux-là qui, pensant que nous allions nous trouver peut-être à court d'or pour payer les blés que nous achetons à l'étranger, ont été faire queue à la Banque pour enlever à leur profit, cet or si nécessaire. Car, cela n'est que trop vrai, on a fait queue pendant deux jours aux portes de la Banque pour avoir de l'or en échange de billets et c'est; cette frénésie qui a donné une plus grande consistance aux bruits de cours forcés qui commençaient à se répandre depuis quelque temps.

» Mais aujourd'hui il n'y a plus de queue; les besoins des échangistes étaient tellement imaginaires qu'ils sont tombés devant une mesure bien simple prise par la Banque. Je vais vous citer un exemple dont j'ai été témoin: Un monsieur présente au guichet cinq billets de 1,000 francs pour obtenir du numéraire. — Très-bien, dit le garçon de la Banque, je vais vous donner 3,000 francs en or et 2,000 francs en argent. Oh! bien alors, répond le monsieur, donnez-moi seulement les 3,000 francs en or, je ne veux pas d'argent; je garderai les deux autres billets de mille francs. — En ce cas, reprend le garçon, pour vous changer trois mille francs, il y aura deux mille francs en or et mille francs en argent. — Mais non, s'il en est ainsi je ne changerai que deux mille francs, donnez-moi ces deux rouleaux d'or. — Je ne puis alors vous donner que mille francs en or et mille francs en argent. Sur ce, notre quidam de ramasser bien vite ses billets et de se sauver, suivi par presque tous ceux qui faisaient queue à sa suite. »

— On lit dans le *Phare*, de Cherbourg :

« En considération de la cherté des subsistances, M. le ministre de la marine vient d'accorder un supplément de solde extraordinaire de 25 centimes par jour aux ouvriers de toutes les professions des arsenaux maritimes et aux écrivains de marine dont les appointements ne s'élèvent pas à 1,000 fr. par an.

» Cette décision est un nouveau témoignage de la constante sollicitude du gouvernement de l'Empereur pour les ouvriers: elle a été accueillie, dans notre port, avec la plus vive reconnaissance. »

CHRONIQUE LOCALE.

Mardi, dans la soirée, M. B..... a été frappé de mort subite, dans le milieu du Chardonnet, où il était allé se promener. P. GODET.

— Vous êtes médecin, Monsieur?

— J'ai cet honneur.

— Voyez donc cet homme, qui, il n'y a qu'un moment, voulait me mettre dans l'état où il est lui-même.

Le docteur donna sa canne à M. Parker, prit la lampe des mains de l'homme qui la portait et s'avança vers Lovel. L'Ecossais était étendu sur un vieux canapé de velours usé qu'il tachait de son sang, sa tête pendait et touchait presque le sol. Le docteur se hâta de relever cette tête pâle et inanimée et de la placer de façon à ce que le malheureux pût respirer plus librement, si toutefois il respirait encore.

— Il est mort, dit M. de Castres.

— Non, répondit tranquillement le docteur, je sens le battement du poulx... Pardou, Monsieur, ajouta-t-il en tendant la lampe à M. de Castres, je vous prie de m'excuser, mais j'ai besoin de mes deux mains.

(La suite au prochain numéro.)

TAXE DU PAIN du 1^{er} Novembre.
Même prix que la quinzaine précédente.

BOURSE DU 30 OCTOBRE.

3 p. 0/0 baisse 05 cent. — Fermé à 64 25
4 1/2 p. 0/0 baisse 25 cent. — Fermé à 90.

P. GODET, propriétaire-gerant.

Etude de M^e DION, notaire à Saumur, rue d'Orléans, n^o 79.

A VENDRE A L'AMIABLE,

UNE MAISON NEUVE,

Située au Pont-Fouchard, commune de Bagnaux, composée de plusieurs chambres hautes et basses, avec greniers, pompe, servitudes, et un jardin garni d'une très-grande quantité d'arbres à fruits de toutes les espèces; le tout comprenant une superficie de 26 ares 21 centiares.

S'adresser, pour traiter, à M. PALLU, pâtissier, à Saumur, rue d'Orléans, ou à M^e DION, notaire. (564)

On désire un APPRENTI GANTIER. S'adresser à M. BLANCHET, gantier, place de la Bilange. (566)

CORSETS.

M^{mes} FROGER et TRIGER, arrivant de Paris, ont l'honneur de prévenir les Dames qu'elles viennent de s'établir dans la ville de Saumur, pour la fabrication des *Corsets*, sur mesure.

Elles habitent, rue Saint-Jean, 34, vis-à-vis M. Boissier. (579)

A CÉDER De suite,

Un FONDS DE COMMERCE d'articles de Sellerie, Carrosserie et Bourrellerie, parfaitement achalandé, sis à Poitiers.

On donnera toutes facilités pour le paiement.

S'adresser à MM. DASTRE J^{no} et BRUÈRE, rue Saint-Porchaire, à Poitiers. (413)

A LOUER Présentement

MAISON, occupée par M. Delouche, place Saint-Michel, vue sur le Quai. S'adresser à M. CHEDEAU père. (40)

A VENDRE

Deux beaux CITRONNIERS et un bel ORANGER.

S'adresser au bureau du Journal.

A CÉDER

A des conditions très-avantageuses,

Un MAGASIN DE LIBRAIRIE, Papeterie et Cabinet de Lecture, bien achalandé, ayant une bonne et nombreuse clientèle, situé dans un chef-lieu d'arrondissement du département de Maine-et-Loire.

S'adresser à M^e CHEDEAU, avoué à Saumur. (411)

A LOUER

Pour la Saint-Jean 1856,

UNE MAISON DE BOULANGERIE, Bien située.

S'adresser à M. LEROUX, notaire, ou à M. COURTOIS-HERBAULT, propriétaire à Saumur. (400)

A LOUER PRÉSENTEMENT MAISON,

64, Rue du Portail-Louis.

S'adresser à M^{me} veuve LINACIER, rue Bodin, ou à M. LINACIER.

Dépôt

DE BOIS DE CHAUFFAGE de toute espèce.

S'adresser à M. LETEULLE, menuisier, rue Brault, à Saumur. (460)

Saumur, P. GODET, imprimeur.

HOTEL BUDAN, A SAUMUR.

Comme d'habitude on trouvera toujours des Fromages de Styton, de Chester, de Septmoncel, de Sassenages, de Gérommée, etc., des Jambons d'York, de Mayence et de Strasbourg;

Des Patés de Strasbourg et autres;

Des Conserves au vinaigre, anglaises et françaises;

Des Saucissons de Lyon, d'Arles, de Brunswic; des Langues fourrées de Hollande, etc., etc.

La Marée arrive toujours tous les deux jours.

Gibier de toutes espèces.

L'importance de la Maison permet de faire et servir des dîners à la ville et à la campagne, en prévenant seulement 24 heures à l'avance.

Le bon et le bon marché étant deux conditions essentielles, M. BUDAN a l'honneur de prévenir que, par suite d'arrangement avec les fournisseurs, il livrera dîners et comestibles à des prix très-modérés. (574)

En vente chez M^{lle} NIVERLET, libraire :

INSTRUCTION DE LA CAVALERIE.

MATÉRIAUX D'HIPPYGLIE,

Par A. FLANDRIN.

EN VENTE, à la Librairie GODFROY, imprimeur, Grand'rue, 4, à Saumur.

DEVOIR ET BONHEUR

Entretiens avec mes jeunes amis

Par M^{lle} D. LESAULNIER, institutrice.

Un gros volume in-12, couverture imprimée, papier fort, glacé.

PRIX : 1 franc 75.

Saumur, P. GODET, imprimeur de la Sous-Préfecture et de la Mairie.

A Paris, chez M. DUSACQ, Libraire agricole, rue Jacob, 26, Et à Saumur, au bureau du journal, l'Écho Saumurois,

JOURNAL D'AGRICULTURE PRATIQUE

Ce Journal, publié, sous la direction de M. Barral, par les auteurs de la *Maison rustique du 19^e siècle*, est le plus complet des recueils agricoles français; il paraît le 5 et le 20 du mois en un cahier de 48 pages in-4^o sur 2 colonnes, avec de nombreuses gravures. (Prix, franco, 15 fr. par an.)

MM.	SOMMAIRE DU N ^o DU 20 OCTOBRE 1855.
MARÈS	Traitement des vignes par le soufre.
GAYOT	Les chevaux de troupe en Belgique.
Henri DONIOL	Une semaine agricole au Puy.
DE GOURCY	Voyage agricole en France en 1855 (Loire-Inférieure).
HEUZÉ	Les plantes fourragères à l'Exposition universelle.
RISLER	Revue des travaux des Sociétés d'agriculture françaises et étrangères.
BORIE	Les machines agricoles à l'Exposition universelle.
DE GASPARIN, MARTIN, etc.	Météorologie de la France en septembre 1855.
BARRAL	Chronique agricole de la 1 ^{re} quinzaine d'octobre.
LEFRANC	Jurisprudence agricole. — Réponses aux questions posées.
BORIE	Revue commerciale de la 4 ^{re} quinzaine d'octobre.

REVUE HORTICOLE

JOURNAL D'HORTICULTURE PRATIQUE.

Par MM. Vilmorin, Naudin, etc., auteurs de l'*Almanach du Bon Jardinier*, sous la direction de M. Decaisne, de l'Académie des Sciences, professeur de culture au Jardin des Plantes de Paris, paraît le 1^{er} et le 16 du mois, avec 24 gravures coloriées, une par n^o. (Prix, franco, 9 fr. par an.)

Le Numéro du 16 octobre contient la gravure coloriée du *Calanthe Sieboldii*.

MAISON RUSTIQUE DU XIX^e SIÈCLE

Avec plus de 2.500 gravures représentant tous les instruments, machines et appareils, races d'animaux, arbres, arbustes et plantes, bâtiments ruraux, etc.

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE MM. BAILLY, BIXIO ET MALPEYRE, Cinq vol. in-4^o, équivalant à 25 vol. in-8^o ordinaires. 39 fr. 50 c. Tous les articles sont signés. — Toute personne qui place quatre exemplaires reçoit le cinquième gratis.

FLORE ÉLÉMENTAIRE DES JARDINS ET DES CHAMPS,

Avec les clefs analytiques conduisant promptement à la détermination des familles et des genres, et un vocabulaire des termes techniques; par le Dr Em. LE MAOUT et J. DECAISNE, membre de l'Académie des sciences, professeur de culture au Muséum. — 2 vol. petit in-8^o de 940 pages. — Prix : 9 fr.

Imprimerie et Librairie centrales des Chemins de fer, de NAPOLÉON CHAIX et C^{ie}, à Paris, rue Bergère, 20.

LE GLOBE INDUSTRIEL ET ARTISTIQUE

Journal illustré des Expositions, — paraissant tous les dimanches

Chaque numéro contient 16 pages grand in-folio de texte, format de l'ILLUSTRATION, dont plusieurs sont intercalées de gravures.

Le XIX^e siècle sera considéré dans l'histoire comme le grand siècle de l'industrie.

On ne saurait trouver une époque où les hommes aient déployé plus de forces actives, et réalisé plus de conquêtes sur la nature extérieure.

La matière obéit à toutes les volontés de l'esprit, qui la dissout, la transforme, la féconde, l'anime et la pétrit à son gré; la distance et le temps sont vaincus par la vapeur, anéantis par l'électricité; des sociétés sans nombre substituent leur action collective à la faiblesse individuelle; le crédit organise la rapide circulation de l'argent; des machines infatigables remplacent de plus en plus la force musculaire de l'ouvrier; des réunions se forment pour la discussion des intérêts de l'industrie, et des écoles publiques s'ouvrent à la jeunesse, pour la préparer à cette vocation laborieuse de notre temps. Ce n'est partout que travail, qu'aspiration au travail.

Ce prodigieux mouvement industriel avait besoin de trouver une expression dans un grand organe de publicité.

Les diverses branches de l'industrie n'ont eu, en effet, jusqu'à ce jour, que des journaux distincts, séparément consacrés à leurs intérêts particuliers. Ces journaux, sans lien, sans rapport entre eux, sans unité qui les dominât, n'ont pas tenu compte de la concordance harmonique de tous ces mouvements divers.

Les dictionnaires d'encyclopédie n'ont reconnu le principe de l'unité que pour méconnaître la loi du progrès. En voulant tout renfermer dans un cercle déterminé, ils ont tout immobilisé. La science a fait un pas en dehors, et les a laissés en arrière.

Le *Globe industriel et artistique* réunit ces pages détachées du grand livre de l'industrie, et y écrit d'une manière continue sous la dictée du Progrès. Il est aujourd'hui l'organe de l'Exposition universelle et parle non-seulement à l'intelligence par la parole, mais encore aux yeux par la représentation imagée des machines, des instruments, des outils, des usines, des magasins, des ateliers, des monuments, des statues, des meubles et des tableaux.

Ce Recueil est pour tous les Industriels et tous les Artistes une source des plus utiles renseignements. Préoccupé avant tout du progrès général de l'industrie et des Beaux-Arts, il expose les progrès accomplis, les perfectionnements à faire, le point de départ des découvertes nouvelles. Il défend les intérêts sacrés de la propriété industrielle.

Des rédacteurs expérimentés dans chaque branche, ne mesurant leur concours qu'à leur consciencieuse appréciation, écoutent les projets, étudient les travaux, et les reproduisent sous les yeux des lecteurs et des abonnés.

Le *Globe* paraît depuis l'ouverture de l'Exposition et continuera sa mission, même après la clôture du Palais de l'industrie, en poursuivant ses appréciations sur toutes les parties qui se rattachent à l'industrie et aux Beaux-Arts. Il est digne, au plus haut degré, de la confiance et de l'approbation de tous ceux qui sont au courant des nécessités de notre époque.

PRIX DE L'ABONNEMENT. — PARIS: Un an, 30 fr. — Six mois, 18 fr. — DÉPARTEMENTS: Un an, 36 fr. — Six mois, 21 fr. — ÉTRANGER: 40 fr. Prix de chaque Numéro séparé, 75 centimes.

S'ADRESSER, pour l'Administration, la Rédaction, les Dessins, les Gravures, les Comptes-rendus, la Correspondance, les Abonnements, à M. NAPOLÉON CHAIX, rue Bergère, 20.